



**HAL**  
open science

# Le tissu scientifique à l'épreuve de la Grande Guerre : le cas des réseaux de correspondance de Franz Cumont

Corinne Bonnet

## ► To cite this version:

Corinne Bonnet. Le tissu scientifique à l'épreuve de la Grande Guerre : le cas des réseaux de correspondance de Franz Cumont. La construction d'une archéologie européenne (1865-1914). Colloque en hommage à Joseph Déchelette, pp.198 - 209, 2019, 978-2-35518-092-7. hal-02288275

**HAL Id: hal-02288275**

**<https://hal.science/hal-02288275>**

Submitted on 14 Sep 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Le tissu scientifique à l'épreuve de la Grande Guerre : le cas des réseaux de correspondance de Franz Cumont\*

Corinne Bonnet,  
Université de Toulouse Jean Jaurès  
Institut Universitaire de France  
PLH-ERASME (EA 4601)  
[cbonnet@univ-tlse2.fr](mailto:cbonnet@univ-tlse2.fr)

La Grande Guerre, que l'on commémore de toutes parts en ces années de centenaire, a généré bien des souffrances. La déchirure occasionnée dans le tissu des relations scientifiques, avec une véritable guerre des idées et des savants, n'a pas manqué de retenir l'attention des historiens, même s'il ne s'agit pas là des combats les plus meurtriers<sup>1</sup>. Elle est d'autant plus frappante dans le domaine des Sciences de l'Antiquité, l'*Altertumswissenschaft* ou *Altertumskunde*, au sein duquel l'Allemagne exerçait un magistère intellectuel incontesté. Ce sont donc des communautés intensément en contact jusque là qui s'opposent à partir de 1914. La paralysie des échanges intellectuels, et une certaine détestation entre les savants des deux camps, vont peser lourd sur la vie scientifique durant les années de guerre, au cours desquelles les priorités sont évidemment ailleurs, mais elles vont en définitive favoriser une réorganisation et réorientation des réseaux savants, ainsi qu'un rééquilibrage face à l'hégémonie académique du « grand atelier de la science » qu'était l'Allemagne d'avant guerre. Avec des maîtres illustres et rayonnants comme Theodor Mommsen, Hermann Diels, Hermann Usener, Ulrich von Wilamowitz Moellendorff et bien d'autres, l'Allemagne était la matrice de toutes les activités scientifiques, un modèle d'organisation universitaire, de pratique de la recherche, de diffusion des savoirs. C'était aussi un pays qui conférait à ses savants un statut social très élevé et qui leur donnait voix au chapitre en matière de politique<sup>2</sup>. Avant que n'éclate la guerre, français, belges, italiens, américains et bien d'autres encore se rendaient en Allemagne pour parfaire leur formation, en s'imprégnant des méthodes rigoureuses et très concrètes (impliquant un travail sur le terrain ou dans les musées, au

---

\* Tous mes remerciements vont à Paul Delforge, Institut Destrée (Namur), pour sa relecture attentive et ses suggestions.

<sup>1</sup> Voir Cf. M. Mazza, *Crisi tedesca e cultura classica: intellettuali tra reazione e rivoluzione*, in *Studi storici* 41 (1980), p. 255-272 ; J. Dülffer - K. Holl (éd.), *Bereit zum Krieg. Kriegsmoralität im wilhelminischen Deutschland*, Göttingen 1986 ; M. Eksteins, *Tanz über Graben. Die Geburt der Moderne und der Erste Weltkrieg*, Reinbek 1990 ; W.J. Mommsen, *Intellettuali, scrittori, artisti e la Prima guerra mondiale, 1890-1915*, in V. Cali - G. Corni, G. Ferrandi (éd.), *Gli intellettuali e la Grande guerra*, Bologne 2000, p. 41-57 ; K. Flasch, *Die geistiger Mobilmachung. Die deutschen Intellektuellen und der Erste Weltkrieg. Ein Versuch*, Berlin 2000 ; J. von Ungern-Sternberg, *Wissenschaftler*, in G. Hirschfeld et alii (éd.), *Enzyklopädie erster Weltkrieg*, Paderborn-Munich-Vienne-Zurich 2003, p. 169-176 ; B. Hüppauf, *Kriegsliteratur*, *ibidem*, p. 177-191 ; M. Jeismann, *Propaganda*, *ibidem*, p. 198-209 ; pour les historiens de l'Antiquité en particulier, J. von Ungern-Sternberg, *Deutsche und französische Altertumswissenschaftler vor und während des ersten weltkrieges*, in H. Bruhns et alii (éd.), *Die späte römische Republik - La fin de la République romaine. Un débat franco-allemand d'histoire et d'historiographie*, Rome 1997, p. 45-78 (qui cite un mémoire de maîtrise inédit de Strasbourg : J. Fernique, *L'histoire au combat. Les historiens français pendant la première guerre mondiale*, 1985). J'ai abordé cette question dans C. Bonnet, *Le «grand atelier de la science». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations. I Des études universitaires à la fin de la I<sup>e</sup> Guerre mondiale, 1918-1923*, 2 vol. (Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes de l'Institut historique belge de Rome XLI/1-2), Bruxelles-Rome, 2005 ; dans une perspective d'histoire sociale, voir aussi N. Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris 2013.

<sup>2</sup> Voir P Schiera, *Il laboratorio borghese. Scienza e politica nella Germania dell'Ottocento*, Bologne 1987. Voir aussi Ch.E. McClelland, *State, Society, and University in Germany 1700-1914*, Cambridge 1980.

contact des objets) qui faisaient la réputation de la science allemande<sup>3</sup>. Il en découlait des liens durables avec les universités allemandes et leurs savants, des collaborations fréquentes, des projets communs, bref tout un tissu de relations fécondes, mais asymétriques, puisque nourries de la conviction que l'Allemagne était le modèle à suivre, la source d'inspiration, l'Olympe de la science<sup>4</sup>. Rares étaient ceux qui tentaient d'échapper à l'emprise intellectuelle de l'Allemagne, même si, en France, après la défaite de 1870, des voix s'élevèrent pour encourager une science émancipée de la tutelle germanique<sup>5</sup>. Ce fut notamment le cas de Camille Jullian qui passa deux semestres à Berlin en 1882-83 et se frotta à l'immense Theodor Mommsen<sup>6</sup>. Il note par exemple, sur un ton sarcastique, dans une lettre de ces années berlinoises : « Je ne m'étonne plus de ce que les Allemands soient aussi studieux et boivent tant de bière. Il n'y a apparemment pas autre chose à faire dans ce pays qu'à converser avec les vieux auteurs ou à se mirer dans le fond des verres<sup>7</sup> ». Et il ajoute au sujet de Mommsen : « C'est et ce sera toujours un Allemand dangereux : une réconciliation avec lui est impossible, - à moins que nous ne voulions lui accorder tout et tout subir de lui<sup>8</sup> ». Dans les pages qui suivent, nous souhaitons examiner de près un autre cas, celui du Belge Franz Cumont (1868-1947), qui a laissé des archives épistolaires considérables, couvrant une période de 60 ans, entre 1887 et sa mort en 1947. Cet important corpus documentaire fournit un observatoire de premier ordre pour analyser les soubresauts qui agitent, entre 1914 et 1920 environ, le petit monde des antiquisants et plus largement celui de la science. Nous nous efforcerons de comprendre comment les échanges furent affectés par la guerre et de quelle manière ils se reconfigurèrent après l'armistice. Même si sa famille était originaire de Picardie française, Cumont illustre bien la position médiane de la Belgique, indépendant depuis moins d'un siècle (1830), du point de vue culturel notamment : fortement attirée par la culture française, l'intelligentsia belge, alors entièrement francophone, ne négligeait pas pour autant les sirènes allemandes, ne serait-ce que parce que la famille royale belge est d'origine germanique<sup>9</sup>. Les relations belgo-allemandes étaient évidemment moins tendues que les relations franco-allemandes et la Belgique affichait, en 1914, une bien fragile neutralité<sup>10</sup>. La

<sup>3</sup> Cf. M. Jacob, *Étude comparative des systèmes universitaires et place des études classiques au 19<sup>ème</sup> siècle en Allemagne, en Belgique et en France*, in M. Bollack - H. Wismann (éd.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*. II, Göttingen 1983, p. 108-142 ; J. Wachelder, *The German University Model and its Reception in the Netherlands and Belgium*, in R.Ch. Schwinges (éd.), *Humboldt International. Der Export des deutschen Universitätsmodells im 19. und 20. Jahrhundert*, Bâle 2001, p. 179-204.

<sup>4</sup> Sur la relation de l'Allemagne à la Grèce, on consultera S. L. Marchand, *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton 1996 et, plus récemment, A. Andurand, *Le mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes 2014.

<sup>5</sup> Voir le grand classique : C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris 1959, mais aussi B. Gödde-Baummanns, *Deutsche Geschichte in französischer Sicht. Die französische Historiographie von 1871 bis 1918 über die Geschichte Deutschlands und der deutsch-französischen Beziehungen in der Neuzeit*, Wiesbaden 1971 ; M. Jeismann, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris 1997 (éd. or. allemande 1992).

<sup>6</sup> Cf. O. Motte, *Camille Jullian: les années de formation* Paris 1990, p. 231-248. Voir aussi C. Nicolet, *La fabrique d'une nation : la France entre Rome et les Germains*, Paris 2003, p. 226-243 ; C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 160-163.

<sup>7</sup> Cf. C. Jullian, *Lettres de jeunesse*, Bordeaux 1936, p. 295.

<sup>8</sup> Voir les commentaires d'O. Motte, *Camille Jullian*, p. 244. Lettre du 9 septembre 1883 (Bibl. Inst. Ms. 5764).

<sup>9</sup> Sur les relations culturelles entre la Belgique, la France et l'Allemagne, voir J.-M. d'Heur – A. Nivelles (dir.), *Autour de Paul Gérardy. Médiateurs & Médiations littéraires & artistiques à l'époque du Symbolisme entre l'Allemagne, la Belgique & la France*, Liège 1984 ; E. Leonardy – H. Roland, *Deutsch-belgische Beziehungen im kulturellen und literarischen Bereich, 1890-1940*, Francfort 1999 ; H. Roland, *La « Colonie » littéraire allemande en Belgique 1914-1918*, Bruxelles 2003.

<sup>10</sup> Cf. M.-Th. Bitsch, *La Belgique entre la France et l'Allemagne, 1905-1914*, Paris 1994 ; J. Stengers, *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*. I. *Les racines de la Belgique jusqu'à la Révolution de 1830*, Bruxelles 2000 ; S. De Schaepdrijver, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet. 1914-1918 », *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, 7 (2000), p. 17-37 ; Ead., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*,

cartographie des réseaux scientifiques n'en fut pas moins affectée par la guerre, comme nous allons pouvoir le constater en explorant les archives Cumont<sup>11</sup>.

Commençons par quelques éléments de contextualisation de ce dossier<sup>12</sup>. Si Cumont n'est pas, comme Joseph Déchelette, un proto-historien – Déchelette ne figure donc pas parmi ses correspondants, mais leurs réseaux se recoupent en divers points – ses contacts épistolaires ne se confinent nullement au domaine *stricto sensu* des Sciences de l'Antiquité. Ils illustrent au contraire une République des lettres multidisciplinaire, comme on dit aujourd'hui, qui pratiquait le va-et-vient entre les domaines, les périodes, les spécialités, mais aussi entre l'histoire et la littérature, l'art, la philosophie, la théologie et, *last but not least*, la politique. C'est donc une « nébuleuse » que restituent les plus de 12 000 lettres de correspondance passive conservées à Rome, à l'Academia Belgica, une institution fédérale belge dont Franz Cumont fut, en 1939, le premier Président. Cet ensemble, d'une richesse rare, combiné avec des manuscrits, brouillons, notes, carnets de voyage, photographies, et sa bibliothèque riche de plusieurs milliers de livres et tirages à part souvent annotés, permet de reconstituer la genèse et la réception des très nombreuses publications de Cumont (plus de mille !<sup>13</sup>), ses façons de lire, d'écrire, de réfléchir, d'assembler des informations, de les traiter et de les conserver<sup>14</sup>, et ses réseaux scientifiques constamment en devenir<sup>15</sup>. Entièrement numérisée, la correspondance passive de Cumont est disponible en ligne, accompagnée d'une interface d'interrogation nourrie par une base de données complète réalisée par mes soins entre 1995 et 2000<sup>16</sup>. Cet outil de travail a été notamment mis au service du projet de réédition des œuvres principales de Cumont, la *Bibliotheca Cumontiana*, série *Scripta maiora*, qui a déjà vu la réédition de *Les religions orientales* (2006 ; C. Bonnet – Fr. Van Haepere), de *Lux Perpetua* (2010 ; B. Rochette – A. Motte), de *Les Mystères de Mithra* (2013 ; N. Belayche – A. Mastrocinque) et cette année 2015 des *Recherches sur le symbolisme funéraire chez les Romains* (J.-Ch. et J. Balty)<sup>17</sup>. En effet, chaque volume réédité est précédé d'une copieuse introduction historiographique qui puise, dans la correspondance, maintes informations sur le contexte de production et de réception de l'ouvrage<sup>18</sup>. L'année 2015 a aussi vu le lancement de la série *Scripta minora*, avec la parution à ce jour de deux des sept volumes thématiques

---

Bruxelles 2004. Sur la question complexe du positionnement allemand (notamment de Bismarck) face au mouvement flamand, voir J. Gotovitch, « La légation d'Allemagne et le Mouvement flamand entre 1867 et 1914 », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 45 (1967), p. 438-478.

<sup>11</sup> Sur ce sujet, voir C. Bonnet, « 'Une diversion à l'obsession anxieuse du présent et de l'avenir'. Franz Cumont et l'expérience du terrain à l'épreuve de la Grande Guerre », dans A. Fenet, M. Passini, S. Nardi-Combesure (dir.), *Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)*, Dijon 2018, p. 185-198.

<sup>12</sup> Pour une présentation générale du fonds Cumont et pour la bibliographie de Franz Cumont, on se reportera à C. Bonnet, *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome* (Études de philologie, d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Institut historique belge de Rome), Bruxelles-Rome, 1997.

<sup>13</sup> Voir la très utile bibliographie en ligne réalisée par Annelies Lannoy et Danny Praet, de l'université de Gand : <http://www.cumont.ugent.be/en/bibliography>.

<sup>14</sup> Sur ce type d'enquête, voir J.-F. Bert, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille 2014, disponible en ligne : Nouvelle édition [en ligne]. Marseille : OpenEdition Press, 2014 (généré le 03 janvier 2015). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/oepp/438>>. ISBN : 9782821834620.

<sup>15</sup> A fortiori si l'on inclut dans l'analyse les milliers de documents de correspondance active que j'ai retrouvés un peu partout dans le monde, dans divers fonds d'archives, et qui continuent régulièrement d'affluer à Rome.

<sup>16</sup> Voir : <http://www.academiabelgica.it.cloud.seeweb.it/archiviocumont/>. Il s'agit d'une base de données relationnelle portant sur l'ensemble des archives Cumont, qui s'enrichira progressivement d'autres volets que la correspondance.

<sup>17</sup> Pour plus d'informations, voir

[http://www.academiabelgica.it/index.php?option=com\\_content&view=category&layout=blog&id=39&Itemid=100&lang=fr](http://www.academiabelgica.it/index.php?option=com_content&view=category&layout=blog&id=39&Itemid=100&lang=fr)

<sup>18</sup> Pour un premier bilan de ces publications, on pourra consulter C. Macris, « La réception de Franz Cumont : à propos de quelques publications récentes / I », *Anabases*, 18 (2013), p. 215-226 et « La réception de Franz Cumont : à propos de quelques publications récentes / II », *Anabases*, 19 (2014), p. 251-278.

programmés<sup>19</sup>. Chaque tome, également doté d'une introduction historiographique, rendra aisément disponible une série d'articles de Cumont disséminés dans des revues parfois peu connues.

On peut le constater : la correspondance de Cumont est une sorte de sésame qui donne accès à une pluralité de sujets. En l'exploitant, il ne s'agit nullement d'alimenter une « cumontomanie », mais de tirer profit d'une fenêtre providentiellement ouverte sur le monde dans lequel le savant belge a vécu. En raison de son rayonnement exceptionnel, Cumont offre une vision particulièrement ample du contexte scientifique, culturel et politique de son époque. On rappellera brièvement que, né en 1868 à Alost, où sa famille, dans le sillage des conquêtes napoléoniennes, avait créé une industrie textile très florissante, Franz Cumont s'est formé à l'université de Gand, en Philologie classique, avant de partir pour Bonn, Berlin et Vienne de 1888 à 1891, afin de parfaire sa formation dans le « grand atelier de la science »<sup>20</sup>. On peut affirmer que cette expérience a exercé sur lui une influence décisive et durable. Nous allons y revenir. Rentré brièvement en Belgique, Cumont opte alors pour Paris, où il séjourne en 1891-92, fréquentant les cours de l'EPHE, IV<sup>e</sup> section. Au terme de ce « Grand Tour », il revient à Gand où son Alma Mater l'engage, dès 1892, pour enseigner les institutions du monde romain. Il a alors 24 ans ! Il poursuivra sa carrière universitaire jusqu'en 1910-11, lorsqu'un embrouillamini politique le conduira à démissionner de sa charge à Gand pour protester contre l'arbitraire catholique à l'égard des universités d'État<sup>21</sup>. Après quoi, il vivra en rentier, entre Rome, Paris et la Belgique, sans plus jamais accepter de mandat académique. En Allemagne et en Autriche, Cumont a fréquenté les maîtres les plus renommés de l'*Altertumswissenschaft*, comme Hermann Usener, Hermann Diels, Theodor Mommsen, alors professeur émérite mais qui donnait encore un séminaire *privatissime* chez lui à Charlottenburg, Otto Hirschfeld, Eugen Bormann, Reinhard Kekulé von Stradonitz... Il ne fréquenta pas directement Wilamowitz ni Wissowa, mais il entra en contact avec l'un et l'autre, ainsi qu'avec une foule d'autres collègues germaniques, par voie épistolaire. Son réseau allemand devint vite tentaculaire. Il est vrai que Cumont entame, tandis qu'il réside en Allemagne, son corpus mithriaque, qui le conduit à voyager de site en site, de musée en musée, multipliant les rencontres, les requêtes, les contacts. Tout cela oriente fortement son travail de chercheur vers l'Allemagne jusqu'à la Guerre. Il ne néglige certes pas le monde latin : la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique sont bien présentes dans le tableau de ses échanges mais le poids des savants germaniques y est déterminant, en raison notamment de l'importance des projets dont ils sont porteurs et dans lesquels Cumont va naturellement. Si l'on tente un rapide bilan de l'immersion du savant gantois dans le chaudron allemand, on peut mettre en avant les points suivants :

- Cumont apprend à pratiquer un travail philologique et ecdotique minutieux, impeccable ; personne mieux que Diels n'apprend à faire un index, reconnaîtra-t-il à plusieurs reprises ;
- Il prend en Allemagne, où l'on pratique les fameux « séminaires »<sup>22</sup>, si différents des cours magistraux dispensés ailleurs, l'habitude du travail de terrain ; pour son projet

---

<sup>19</sup> F. Cumont, *Astrologie, Astrologie*, D. Praet & B. Bakhouché éd., Rome 2015 (Bibliotheca Cumontiana, Scripta Minora IV) ; Id., *Manichéisme*, D. Praet & M. Tardieu éd., Rome 2017 (Bibliotheca Cumontiana, Scripta Minora VI).

<sup>20</sup> Sur cette période et toutes les traces qu'on en trouve dans les archives de Cumont et de son entourage scientifique, voir C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*.

<sup>21</sup> Voir C. Bonnet, « Franz Cumont et les risques du métier d'historien des religions », in *Hieros. Bulletin annuel de la Société belgo-luxembourgeoise d'histoire des religions* 5 (2000), p. 12-29.

<sup>22</sup> Cf. M. Jacob, *Étude comparative des systèmes universitaires et place des études classiques au 19<sup>ème</sup> siècle en Allemagne, en Belgique et en France*, in M. Bollack - H. Wismann (éd.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*. II, Göttingen 1983, p. 108-142 ; J. Wachelder, *The German University Model and its Reception in the Netherlands and Belgium*, in R.Ch. Schwinges (éd.), *Humboldt International. Der Export des deutschen*

de corpus mithriaque, qui prend forme pendant son séjour à Berlin et qui débouchera sur les *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, parus entre 1894 et 1899, il va sur place, dans les musées, il se balade en Transylvanie, en Hongrie... Il fait des estampages, des photos... Le contact avec l'Antiquité enrichit considérablement et transforme même l'approche livresque ;

- Il emprunte aux Allemands la démarche systématique du corpus, associant textes et images <sup>23</sup> ;
- Il s'initie au comparatisme chez Hermann Usener, à Bonn <sup>24</sup> ;
- Il développe un intérêt profond pour l'Orient, et se montre sensible à l'idée que Babylone a été une « matrice » essentielle pour certains savoirs gréco-romains, notamment l'astrologie (même s'il se tient à distance du « pan-babylonisme » allemand de Jeremias et Winckler notamment) <sup>25</sup> ;
- Il baigne dans une ambiance intellectuelle au sein de laquelle émerge la question de la « fin de l'Antiquité/du paganisme » et de l'émergence – on dit alors le « triomphe » – du christianisme ; il trouve en Allemagne des formulations percutantes, notamment avec Otto Seeck et les théories sur l'*Untergang der antiken Welt*, qui vont influencer sa propre vision de l'histoire religieuse de l'Empire romain <sup>26</sup>.

Les stimuli méthodologiques, conceptuels et thématiques reçus par Cumont en Allemagne ont ainsi laissé une forte empreinte dans son esprit et sa manière de travailler. Pour tous ces raisons, on peut dire que l'Allemagne a été pour Cumont une véritable matrice scientifique, ce dont il se montre du reste conscient et qui alimente un sentiment de gratitude à l'égard de cette patrie intellectuelle. Très tôt, il s'implique dans des projets collaboratifs prestigieux et de grande ampleur, conduits par des savants allemands. C'est le cas pour la *Realenzyklopädie der Altertumswissenschaften*, portée par Georg Wissowa <sup>27</sup>, alors en poste à Halle, et pour l'*Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, édité par Wilhelm Roscher qui termina sa carrière à Dresde <sup>28</sup>. En retour, lorsque Cumont lance, en 1898, le *Catalogus codicum astrologorum graecorum*, il s'assure diverses collaborations internationales, notamment en Allemagne, avec Wilhelm Kroll et Franz Boll en particulier <sup>29</sup>. La toile des relations s'étend et se densifie progressivement entre 1890 environ et 1914. Au cours des mêmes années, Franz Cumont signe aussi un contrat avec le grand éditeur allemand Teubner, à Leipzig, pour l'édition des œuvres de Julien l'Apostat, un auteur qu'il fréquente depuis ses jeunes années <sup>30</sup>. Il publie en outre volontiers dans des revues allemandes <sup>31</sup> ; bref, il devient, aux yeux des collègues germaniques, un des *leurs*. La correspondance avec ses maîtres, amis et collègues, en particulier avec Hermann Diels, est en allemand pendant trois ou quatre ans après la date de son départ d'Allemagne, puis elle passe au français pour Cumont du moins. L'allemand restera pour lui, sa vie durant, une langue familière, sans aucun

---

*Universitätsmodells im 19. und 20. Jahrhundert*, Bâle 2001, p. 179-204. Voir aussi C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 29-49.

<sup>23</sup> C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 99-102.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 217-235, pour sa correspondance avec Franz Boll qui touche spécialement à ces sujets.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 102-104.

<sup>27</sup> Pour la correspondance entre Cumont et Wissowa, voir *ibidem*, p. 242-256.

<sup>28</sup> Cf. *ibidem*, p. 236-241.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 217-235.

<sup>30</sup> Voir notamment F. Cumont, *Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien*, Gand 1889.

<sup>31</sup> Par exemple : F. Cumont, « Revidierte und neugefundene Inschriften aus Dacien », *Archaeologisch-Epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, 14 (1891), p. 108-113 ; « Neue Funde aus Dacien und Moesien », *Archaeologisch-Epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, 17 (1894), p. 16-32 ; F. Cumont - G. Wolff, « Das dritte Mithraeum in Heddernheim und seine Skulpturen », *Westdeutsche Zeitung*, 13 (1894), p. 37-104, etc.

secret. Ce philo-germanisme prononcé, cette conviction que les sciences de l'Antiquité ne peuvent s'épanouir sans une relation privilégiée avec l'Allemagne se maintient et se renforce tout au long de la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle.

On en prendra pour preuve deux jalons importants dans la carrière de Cumont. Le premier remonte à 1908, année au cours de laquelle la ville de Berlin organise le IV<sup>e</sup> Congrès international des Sciences Historiques, du 6 au 12 août<sup>32</sup>. Cumont y est invité comme « keynote speaker », selon notre terminologie actuelle. Ce Congrès constitue évidemment une vitrine exceptionnelle pour la science allemande et c'est Ulrich von Wilamowitz Moellendorff, le « prince » de l'*Altertumswissenschaft* en personne, qui recrute Cumont, en ce qu'il est une illustration vivante de la manière dont la science allemande a fécondé un savant étranger et, à travers lui, le monde scientifique francophone<sup>33</sup>. Cumont accepte avec reconnaissance de témoigner de sa dette envers l'Allemagne et du rayonnement qu'il a acquis depuis ; il présente donc, le premier jour du Congrès, une des deux relations inaugurales sur « La religion astrologique »<sup>34</sup>, en dépit du fait que le Congrès accueillit, comme l'écrit François Simiand dans son compte rendu de l'événement, les « bataillons de la science allemande » (77 communications sur 135)<sup>35</sup>. La synthèse de Cumont sur *Les religions orientales dans le paganisme romain* circulait alors depuis deux ans – la traduction allemande chez Teubner porte la date de 1909 – et Cumont s'était imposé comme un excellent divulgateur de haut niveau. L'opération de séduction en faveur de la science allemande fut une réussite si l'on en croit le témoignage d'un participant français, Auguste Audollent : « On a vite fait de critiquer la hiérarchie allemande et de traiter de caporalisme ce qui n'est bien souvent que discipline. Ceux qui parlent de ces choses — parfois sans les connaître — feront bien de réfléchir à la valeur d'un système qui donne de semblables résultats. Mes collègues français et moi-même nous en avons été frappés<sup>36</sup> ».

Deux ans plus tard, en 1910, second jalon que nous examinons dans les relations entre Cumont et l'Allemagne, tandis que celles-ci sont à leur apogée, éclate à Gand l'« affaire Cumont »<sup>37</sup>. Sans entrer dans les détails d'une situation complexe, qui engage des clivages profonds dans la vie politique belge, Cumont se voit refuser par le Ministre belge des sciences et des arts, et contre le vote unanime de la Faculté, la chaire d'Histoire romaine à Gand. Depuis 1892, Cumont y enseignait les institutions romaines et avait été pressenti par ses collègues, dont l'avis n'était que consultatif, pour remplacer le titulaire de la chaire d'Histoire romaine qui la quittait. Mais le très catholique Ministre Descamps, considérant que Cumont était un savant dangereux pour l'orthodoxie chrétienne, alla contre l'avis de la Faculté. Derrière tout cela, se profile le livre de 1906, *Les religions orientales dans le paganisme*

---

<sup>32</sup> Cf. K.D. Erdmann, *Die Ökumene der Historiker. Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques*, Göttingen 1987, p. 64-85. Pour le souci d'ouverture manifesté alors par les organisateurs, voir A. von Harnack, « Der vierte Internationale Kongreß für historische Wissenschaften zu Berlin », *Internationale Wochenschrift* 2 (1908), p. 514.

<sup>33</sup> Pour les échanges qui ont alors lieu entre les deux hommes, voir C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 257-262. On se souviendra qu'en 1905-6 avait éclaté la crise marocaine qui avait opposé les intérêts français et allemands. En 1904 était née l'Entente franco-britannique si bien que le climat entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre était assez tendu. On s'acheminait lentement, mais sûrement vers la guerre.

<sup>34</sup> La seconde avait été confiée à M.I. Rostovtzeff qui parla du colonat romain. Sur le thème des liens entre astrologie et religion, Cumont allait publier en 1912 *Astrology and religion among the Greeks and the Romans*, fruit de conférences faites aux États-Unis.

<sup>35</sup> Cf. F. Simiand, *Revue de synthèse historique* 17 (1908), p. 223. Voir aussi le témoignage d'A. Audollent, « Le IV<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques (Berlin, 6-12 août 1908) », *Revue Internationale de l'enseignement* 56 (1908), p. 502-511, qui écrit ceci au sujet de la prestation de Cumont : « M. Cumont (Gand), dans une piquante conférence *Sur la religion astrologique*, dénonça l'erreur judiciaire dont l'astrologie est victime depuis des siècles et demanda la révision de son procès » (p. 507).

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 511.

<sup>37</sup> Cf. l'article mentionné ci-dessus n. 18.

*romain*, qui avait connu un succès considérable, largement au-delà du cercle des universitaires, et qui avait le tort, aux yeux du Ministre, d'historiciser l'émergence du christianisme en le rapprochant, même implicitement, des religions à mystères d'origine prétendument orientale. Franz Cumont choisit de démissionner pour dénoncer le pouvoir arbitraire que l'État (et par son truchement l'Église) exerçait sur le monde académique. Manifestations, pétitions, interventions au Parlement, médiation d'Henri Pirenne et même du Roi : rien n'y fit. Le Ministre ne changea pas d'avis ; il fut remplacé, mais les nouvelles négociations échouèrent et Cumont quitta définitivement l'université belge en 1911.

En cette occasion, qui généra chez Cumont révolte et amertume, une grande solidarité se manifesta de la part de ses collègues allemands, tout spécialement en la personne de son maître berlinois, Hermann Diels<sup>38</sup>. Celui-ci, choqué par le traitement que les autorités belges réservent à Cumont, lui offrit un poste à l'Académie de Berlin, lui proposant de venir travailler à ses côtés, tel « Iolaos », fidèle neveu et compagnon d'Héraclès. Diels revint à la charge plusieurs fois, mais Cumont, quoique très touché, déclina à chaque occasion. Il fit de même lorsqu'un poste lui fut offert à Leipzig en 1914, au moment de l'attentat de Sarajevo. Certes, l'Allemagne était un grand creuset de science, mais choisir de s'y fixer eût été, selon les termes de Cumont, « porter des chouettes à Athènes ». Cumont dispose manifestement d'espaces plus propices dans le monde francophone ou latin pour s'épanouir et briller. Les Allemands ne lui en tirent nullement rigueur puisque dès 1911, afin de marquer leur solidarité avec un collègue malmené dans son pays, ils l'élurent correspondant de la très prestigieuse Académie de Berlin, sur proposition d'Hermann Diels<sup>39</sup>. Dans son message de remerciement, le 4 mai 1911, Cumont écrit ceci :

Aucun témoignage d'estime ne pouvait m'être plus précieux que celui que vous m'avez accordé en m'accueillant parmi vos membres correspondants. Il m'est donné par un corps savant qui plus que tout autre a contribué depuis un siècle au progrès des recherches scientifiques sur l'Antiquité, et il me rattache par un lien nouveau à ce grand centre d'études historiques où s'est complétée il y a vingt ans ma formation philologique.

La guerre vient donc rompre une véritable idylle. La « grande illusion » d'une République des lettres unie dans la *philia* s'effondre alors, en l'espace de quelques mois. D'une part, la guerre sépare les savants et les oppose en deux camps adversaires, rendant impossibles les échanges scientifiques ; d'autre part, certains Antiquisants allemands s'engagent ouvertement, dans des écrits militants, pour la guerre et pour l'invasion de la Belgique, pourtant neutre. Les masques tombent et le réseau des collaborations scientifiques s'interrompt. Examinons à présent ce que les archives Cumont donnent à voir de cette période de rupture aussi radicale qu'était intenses les échanges jusque là.

La Belgique est envahie en août après une résistance acharnée, mais brève, des forts de la région de Liège<sup>40</sup>. Des atrocités sont commises par les Allemands un peu partout en Belgique<sup>41</sup>. On se souviendra du cas emblématique de la bibliothèque de Louvain, brûlée par

---

<sup>38</sup> Cf. C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 172-175, 262-268 ; II, 84-109, 257-258.

<sup>39</sup> Voir, pour l'examen du dossier d'archives à ce sujet, C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 262-268.

<sup>40</sup> S. Jaumain, M. Amara, B. Majerus, A. Vrindts, *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2005 ; S. de Schaepdrijver, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles 2006.

<sup>41</sup> Cfr. J. Horne – A. Kramer, *1914, les atrocités allemandes*, Paris 2005 ; D. Conraads – D. Nahoé, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie*, Namur 2013 ; C. Maréchal – C. Schloss (dir.), *1914-1918, Vivre la guerre à Liège et en Wallonie*, Liège 2014.

les Allemands : 230 000 livres, 8 000 incunables, 950 manuscrits<sup>42</sup> ; ce sont aussi les épisodes liés aux prétendus « francs-tireurs » et les atrocités attribuées aux Allemands<sup>43</sup>. Franz Cumont est alors à Bruxelles et tient un « Journal de l'occupation de Bruxelles » d'août à décembre<sup>44</sup>. Ce document inédit, que j'espère publier prochainement avec Bruno Cabanes, montre un observateur lucide quant aux conséquences de la guerre sur la vie intellectuelle :

« Le fragile réseau de sympathies que des services réciproques avaient tissé à travers le monde a été brusquement déchiré. Les savants se demandent s'il sera encore possible de réunir un congrès. Les sujets mêmes qui provoquaient ces rencontres paraissent futiles. Toutes les aspirations intellectuelles sont refoulées, toutes les volontés se tendent uniquement pour une œuvre de destruction ».

Parallèlement, en Allemagne, l'effort de guerre est soutenu par une grande partie des intellectuels qui se mobilisent vigoureusement pour légitimer l'invasion de la Belgique<sup>45</sup>. Comment expliquer un tel engagement ? Depuis le XIX<sup>e</sup>, voire le XVIII<sup>e</sup> siècle, les références classiques avaient été fortement sollicitées pour nourrir l'imaginaire collectif allemand. Le « mythe grec allemand », en vertu duquel les Allemands contemporains étaient les héritiers directs et légitimes des Grecs de l'Antiquité, constituait une des sources majeures auxquelles s'alimentait le nationalisme germanique<sup>46</sup>. Partant, les antiquisants étaient en première ligne pour nourrir ce type de discours qui, en retour, légitimait leur statut et prestige au sein du monde académique et plus largement de la société allemande. Détenteurs d'un savoir stratégique pour défendre les fondements collectifs de la « patrie », ils étaient fréquemment des interlocuteurs de poids pour les acteurs du monde politique. Par ailleurs, en tant qu'héritiers putatifs des Grecs, les Allemands pensaient avoir une mission civilisatrice

---

<sup>42</sup> Cf. M. Derez, « The Flames of Louvain: The War Experience of an Academic Community », in H. Cecil - P.H. Liddle (éd.), *Facing Armageddon. The First World War Experienced*, Londres 1996, p. 617-629. Pour le passage par l'université de Liège, voir J. Brassinne, *Les déprédations allemandes à l'Université de Liège*, Liège 1921.

<sup>43</sup> L. Wieland, *Belgien 1914. Die Frage des belgischen "Franktireurkrieges" und die deutsche öffentliche Meinung von 1914 bis 1936*, Francfort - Berne - New York 1984. Sur les « atrocités », voir J. Horne - A. Kramer, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven - Londres 2001, et le long compte rendu de C. Prochasson, « Sur les atrocités allemandes : la guerre comme représentation », *Annales ESC* 58 (2003), p. 879-894.

<sup>44</sup> Conservé à Rome, Academia Belgica, numéros d'inventaire 3512-3518.

<sup>45</sup> La bibliographie est considérable. Voir notamment K. Schwabe, *Wissenschaft und Kriegsmoral. Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundfragen des Ersten Weltkrieges*, Göttingen 1969 ; R.N. Stromberg, *Redemption by War. The Intellectuals and 1914*, Lawrence 1982 ; M. Hanna, *The Mobilization of Intellect. French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge Mass. - Londres 1996 ; W.J. Mommsen - E. Müller-Luckner (éd.), *Kultur und Krieg: die Rolle der Intellektuellen, Künstler und Schriftsteller im Ersten Weltkrieg*, Munich 1996 ; C. Prochasson - A. Rasmussen, *Au nom de la patrie : les intellectuels et la première guerre mondiale, 1910-1919*, Paris 1996 ; A. Roshwald - R. Stites (éd.), *European Culture in the Great War. The Arts, Entertainment, and Propaganda, 1914-1918*, Cambridge 1999 ; V. Cali - G. Corni, G. Ferrandi (éd.), *Gli intellettuali e la Grande guerra*, Bologne 2000, en particulier la contribution de B. vom Brocke, *La guerra degli intellettuali tedeschi*, p. 373-409 ; K. Flasch, *Die geistiger Mobilmachung. Die deutschen Intellektuellen und der Erste Weltkrieg. Ein Versuch*, Berlin 2000 ; G.G. Iggers, « Historians confronted with the war », *Storia della storiografia* 42 (2002), p. 2-22 ; J. von Ungern-Sternberg, *Wissenschaftler*, in G. Hirschfeld (éd.), *Enzyklopädie erster Weltkrieg*, Paderborn-Munich-Vienne-Zurich 2003, p. 169-176 ; B. Hüppauf, *Kriegsliteratur, ibidem*, p. 177-191 ; M. Jeismann, *Propaganda, ibidem*, p. 198-209. Pour la situation juste après la guerre, cf. V. Steinkamp, *Die Europa-Debatte deutscher und französischer Intellektueller nach dem Ersten Weltkrieg*, Bonn 1999 ; J. von Ungern-Sternberg - W. von Ungern-Sternberg, *Der Aufruf „An die Kulturwelt!“ Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, Francfort 2013.

<sup>46</sup> Cf. A. Andurand, *Le mythe grec allemand* (n. 4).

universelle. La conquête de l'Europe répondait donc à cette mission et était parfaitement légitime et bienfaisante. Or, la science, les savoirs universitaires étaient précisément des terrains où l'Allemagne était en mesure d'afficher sa modernité, son rayonnement, sa supériorité, notamment dans le secteur de la science philologique et historique touchant à l'Antiquité gréco-romaine. L'effort de guerre revenait donc à se doter des moyens pour faire rayonner davantage encore la science allemande et imposer aux autres nations un modèle académique incontestable et incontesté.

Dans ce paysage trouble, on notera le rôle saillant d'Ulrich von Wilamowitz Moellendorff, aristocrate prussien, autorité indiscutée au sein des Sciences de l'Antiquité allemandes et mondiales depuis la mort de Theodor Mommsen, son beau-père<sup>47</sup>. Dans ses *Kriegsrede*, ses « Discours de guerre », il prend position en faveur de la guerre, de l'invasion et de l'annexion de la Belgique, bref il défend et donne corps, en recourant à son savoir et à son prestige, aux idées nationalistes les plus violentes<sup>48</sup>. Il n'est évidemment pas le seul parmi les antiquisants à prendre ainsi ouvertement parti ; Eduard Meyer et bien d'autres tiennent des discours analogues : les batteries idéologiques sont chargées, prêtes à faire feu avec les soldats, sur le terrain de combat, afin de garantir à l'Allemagne ce qui est présenté comme un espace vital. Pour relayer leurs idées sur la mission de l'Allemagne, les savants ont entrepris, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à militer dans le *Deutscher Kolonial Verein*, le *Flottenverein* et l'*Alldeutscher Verband*, ces cercles politiques qui professent tous des thèses pan-germanistes<sup>49</sup>. Le 4 octobre 1914, peu après que le front de la Marne a donné du fil à retordre aux Allemands et alors qu'Anvers est soumise à un rude siège, est publié le célèbre *Aufruf* « *An die Kulturwelt !* »<sup>50</sup>.

---

<sup>47</sup> Sur lui, voir notamment U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Erinnerungen 1848-1914*, Leipzig 1928. Ses Mémoires ont été traduits en italien sous le titre *Filologia e memoria*, Naples 1986, avec une éclairante introduction de M. Gigante. Cf. aussi A. Momigliano, « Premesse per una discussione su Wilamowitz », *Rivista storica italiana* 84 (1972), p. 746-755 (= *Sesto contributo alla storia degli studi classici*, Rome 1980, p. 337-349) ; W.M. Calder III, « Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff: An Unpublished Autobiography », *Antike und Abendland* 27 (1981), p. 34-51 ; L. Canfora, « Wilamowitz und die Schulreform: das 'Griechische Lesebuch' », in W.M. Calder (éd.), *Wilamowitz nach 50 Jahren*, Darmstadt 1985, p. 632-648 (= *AU* 25 [1982], p. 5-19) ; Id., *Le vie del classicismo*, Rome-Bari 1989, p. 122-130 ; J. Bollack, « Monsieur de Wilamowitz-Moellendorff (en France). Sur les limites de l'implantation d'une science », in W.M. Calder (éd.), *Wilamowitz nach 50 Jahren*, Darmstadt 1985, p. 468-512 ; W.M. Calder (éd.), *Wilamowitz in Greifswald. Akten der Tagung zum 150. Geburtstag Ulrich von Wilamowitz-Moellendorffs in Greifswald, 19. – 22. Dezember 1998*, Hildesheim - Zürich - New York 2000 ; M. Mülke (éd.), *Wilamowitz und kein Ende. Wissenschaftsgeschichtliches Kolloquium, Fondation Hardt, 9. bis 13. September 2002. William M. Calder III zum 70. Geburtstag von Freunden und Schülern*, Hildesheim - Zürich - New York 2000. Voir aussi quelques dossiers épistolaires le concernant : W.M. Calder - R.L. Fowler, *The Preserved Letters of U. von Wilamowitz-Moellendorff to Eduard Schwartz Edited with Introduction and Commentary*, Munich 1986 ; W.M. Calder III - A. Koshenina, *Berufungspolitik innerhalb der Altertumswissenschaft im wilhelminischen Preussen: die Briefe Ulrich von Wilamowitz-Moellendorffs an Friedrich Althoff (1883-1908)*, Francfort 1989 ; W.M. Calder III (éd.), *Usener und Wilamowitz. Ein Briefwechsel (1870-1905)*, Stuttgart-Leipzig 1994 ; M. Braun - W.M. Calder III - D. Ehlers (éd.), « Lieber Prinz ». *Der Briefwechsel zwischen Hermann Diels und Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff (1869-1921)*, Hildesheim 1995 ; id., *The Letters of Hermann Diels to Theodor and Heinrich Gomperz (1871-1922)*, Darmstadt 1995 ; id., « Hermann Diels, the Gomperzes and Wilamowitz: A Postscript », *Quaderni di storia* 45 (1997), p. 173-184 ; W.M. Calder - B. Huss (éd.), « *Sed serviendum officio...* ». *The Correspondence between Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf und Eduard Norden (1892-1931)*, Hildesheim 1997 ; id., « *The Wilamowitz in Me* » : *100 letters between Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff and Paul Friedländer (1904-1931)*, Los Angeles 1999 ; W.M. Calder - R. Kirstein (éd.), « *Aus dem Freund ein Sohn* ». *Theodor Mommsen und Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, Briefwechsel 1872-190*, Hildesheim 2003.

<sup>48</sup> Cf. en particulier *Reden aus der Kriegszeit*, Berlin 1915, p. 75-94, pour le discours prononcé le 20 novembre 1914 dans la *Festssal* du zoo de Berlin. Sur les discours de guerre de Wilamowitz, voir surtout L. Canfora, *Cultura classica e crisi tedesca. Gli scritti politici di Wilamowitz 1914-1931*, Bari 1977.

<sup>49</sup> Cf. R. vom Bruch, *Wissenschaft, Politik und öffentliche Meinung. Gellertenpolitik im Wilhelminischen Deutschland (1890-1914)*, Husum 1980.

<sup>50</sup> Voir en dernier lieu, J. von Ungern-Sternberg - W. von Ungern-Sternberg, *Der Aufruf „An die Kulturwelt!“ Das Manifest der 93 und die Anfänge der Kriegspropaganda im Ersten Weltkrieg*, Francfort 2013.

Il rassemble 93 signataires issus du monde de la science et de la culture en Allemagne, qui apportent leur soutien à la guerre. Adressé au « monde civilisé », il proclame dès le premier paragraphe <sup>51</sup> :

« En qualité de représentants de la science et de l'art allemands, nous, soussignés, protestons solennellement devant le monde civilisé contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et noble cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée et qui ne menace rien de moins que notre existence. »

Le texte martèle l'expression « es ist nicht wahr... », dans le but de rétablir ce que ses défenseurs considèrent comme la vérité, à savoir que l'Allemagne, leader naturel de l'Europe, a besoin d'un espace vital pour remplir sa mission légitime. Ce texte est traduit en quatorze langues et très largement diffusé. Il suscite l'indignation dans l'autre camp et contribue grandement à déconsidérer les intellectuels allemands qui se sont ainsi compromis. Parmi eux, figurent plusieurs antiquisants, comme Adolf Deissmann, Wilhelm Dörpfeld, Adolph von Harnack, Eduard Meyer, Theodor Wiegand... On notera cependant l'absence d'Hermann Diels. Au sujet de cette prise de position collective, Clémenceau écrira qu'elle fut « le plus grand crime de l'Allemagne <sup>52</sup> ».

La « Guerre des esprits » (*Geistkrieg*), avec ses nombreux rebondissements, opuscules, pétitions, caricatures..., mobilisa aussi les intellectuels en France, en Belgique, en Angleterre contre les méfaits de la *Kultur*, avec un « K » majuscule, qui exprimait la barbarie et le dévoiement des valeurs inhérentes à la culture. Face à cet « ouragan de folie », comme le définissait Alfred Loisy <sup>53</sup>, aucune relation par-delà les barbelés, aucun échange par-delà les anathèmes ne pouvait survivre. La République des lettres s'était dissoute dans le fiel de la guerre. À la date du 12 novembre 1914, dans son Journal de guerre, Cumont, pourtant toujours si modéré, fait allusion, en des termes sans appel, au Manifeste des savants allemands :

« Les Allemands sont incapables de comprendre la différence de notre mentalité et de la leur. Ce manifeste serait cynique s'il n'était lamentable. Il est pitoyable de voir des gens qui font profession, en histoire, d'esprit critique, se laisser aussi sottement duper par le 'bureau de la presse' berlinois. Mais quand la vérité apparaîtra, quand l'inanité de tous les bulletins de victoire éclatera aux yeux de tous, quand les populations saura (*sic*) à l'aide de quelle dissimulation on a engagé et soutenu une lutte mortelle pour l'empire, le réveil sera terrible. Ce ne sont pas seulement des ministres, c'est tout un régime qui paiera les crimes dont les peuples auront été victimes. »

Au sein de la communauté scientifique, les représailles ne tardent pas. Les membres allemands des Académies française et belge sont radiés ; certains membres étrangers des Académies allemandes démissionnent. Franz Cumont, cependant, ne pose aucun geste en direction de l'Académie de Berlin. Son grand ami et collaborateur, Joseph Bidez (1867-1945), fraîchement élu par la même Académie (juillet 1914), décida de brûler toutes les lettres de

<sup>51</sup> Une traduction française fut publiée dans la *Revue scientifique*, le 14 novembre 1914.

<sup>52</sup> Cf., pour les diverses réactions en Europe et outre-Atlantique, Pour ces réactions, cf. B. vom Brocke, *La guerra degli intellettuali*, p. 398-399.

<sup>53</sup> A. Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, III, 1908-1927, Paris 1931, p. 288.

celui qu'affectueusement, avant la guerre, il appelait le « grand Oulrich », à savoir Wilamowitz. Il est vrai que le 14 juillet, date singulière, Joseph Bidez avait envoyé à son confrère une lettre débordante de gratitude et d'affection pour le remercier de son élection à Berlin<sup>54</sup> :

« Depuis que mes dernières publications m'avaient valu de votre part des encouragements qui, je puis le dire, ont fait date dans ma vie de travailleur, je me sentais lié à vous par un sentiment d'affection respectueuse qui vraiment me réconfortait et, bien souvent, j'ai regretté que Gand fût si loin de Berlin et que ces distances si longues m'empêchassent de me rapprocher de vous. (...) En effet, bien souvent, en voyant à quelles mesquineries aboutit le particularisme nationaliste qui s'exaspère partout, et qui nous vaut une efflorescence de sottises et puériles vanités, j'ai songé, comme à un des exemples les plus réconfortants, à l'internationalisme scientifique que l'académie de Berlin travaille à faire accepter. Vous montrez admirablement que l'on peut rester soi-même, et ne diminuer en rien sa mission particulière, tout en se détournant de ce qui divise. J'aime infiniment l'Académie que vous représentez parce qu'elle s'inspire de ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé ; elle fait rayonner le génie de l'Allemagne et elle peut montrer sa devise 'ad sidera tendit'. »

On peut dire que Bidez et bien d'autres comme lui, en Belgique ou en France, tombèrent de très haut et sentirent leur confiance brutalement trahie. C'est pourquoi ils défendirent l'idée de rétorsions contre le monde scientifique allemand : les considérations morales se mêlaient à des blessures affectives. Soucieux de préserver autant que possible un fil ténu entre les savants des deux camps, jadis amis et collaborateurs, inquiet de voir le monde académique complètement parasité par la logique des armes, Franz Cumont s'opposa à toute forme de sanction à l'égard des Allemands membres des Académie de Paris et Bruxelles. Le 17 mai 1916, à un collègue suisse qui relaie la proposition d'instituer, pour examiner les faits dénoncés par les 93 signataires de 1914, une commission d'enquête comprenant, en nombre égal, des Allemands et des Belges, sous la présidence d'un savant d'un pays neutre, Cumont répond en ces termes<sup>55</sup> :

« Permettez-moi d'ajouter très franchement que si la proposition de cesser les échanges et de rompre les relations scientifiques avec les sociétés savantes d'Allemagne était faite plus tard à notre Académie, je croirais devoir la combattre. La force militaire des Impériaux sera, j'y compte bien, brisée, mais je souhaite qu'une rivalité scientifique très féconde subsiste entre notre pays et nos voisins de l'Est. Nous aurons dans cette lutte pacifique, l'intérêt le plus évident à être au courant des productions de ceux dont nous aurons certainement quelque chose à apprendre. Nous ne supprimerions pas leur savoir très réel en l'ignorant et nous ne ferions tort

---

<sup>54</sup> Cette lettre est conservée à Göttingen, dans le Nachlaß Wilamowitz, où elle porte le n° 87.

<sup>55</sup> Le brouillon de cette réponse est conservé dans les archives Cumont à Rome, Academia Belgica. Pour le contexte de cet échange, voir C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 323-327.

qu'à nous mêmes. J'espère que nos bibliothèques et en particulier celle de l'Académie auront toujours à la disposition des travailleurs des séries aussi complètes que possible des revues et mémoires allemands, autrichiens, hongrois et même bulgares aussi bien que des publications de nos Alliés actuels.

Peut-être y aurait-il d'ailleurs quelque injustice à condamner en masse tous les savants allemands à cause du crime des 93 et à exercer contre eux une répression collective. Des amis italiens m'ont assuré, durant mon séjour à Rome, que les académies et universités germaniques ne partageaient pas la fureur de ces forcenés. Je ne sais ce qu'il faut en croire, mais le plus sage est certainement d'attendre que nous puissions être éclairés pour fixer les responsabilités. »

Et il conclut en ces termes : « Nous ne vivons plus, heureusement, au temps des premiers conciles et les Académies ne sont pas des Églises qui puissent excommunier réciproquement leurs membres. Elles n'auraient même pas l'excuse de se croire seules en possession de la vérité et leur rôle est de redresser les aberrations plutôt que de les anathématiser. »

La réponse de Cumont est d'autant plus remarquable que, deux mois plus tôt, le 18 mars 1916, à Gand, son ami Henri Pirenne (1862-1935), le grand historien de la Belgique, dont il avait été le collègue à l'université de Gand et qui avait longuement défendu Cumont dans l'« affaire » dont il a été question ci-dessus<sup>56</sup>, est arrêté par les Allemands et déporté<sup>57</sup>. Considéré comme un dangereux résistant, il est interné dans un camp. Pirenne, comme Cumont, avait « grandi » en Allemagne, en côtoyant à Leipzig le médiéviste Karl Lamprecht, signataire du Manifeste de 93<sup>58</sup>. Le 19 mars, jour de son arrivée au camp de Crefeld, il écrit dans son Journal de guerre : « C'est comme une blessure au fond de l'être, une sensation d'arrachement moral, d'étourdissement mêlé de résignation<sup>59</sup> ». Cette terrible expérience conduisit Pirenne à repenser le rapport de l'Allemagne à la science et l'incita à tourner délibérément le dos à une certaine histoire nationale, qui devient facilement nationaliste. C'est durant les 22 mois d'isolement, dans le village de Kreuzburg, que Pirenne décide d'orienter désormais ses recherches d'historien vers l'histoire de l'Europe, dans l'espoir de conjurer les effets néfastes d'une historiographie qui exalte le quant à soi et l'orgueil patriotique. Le 16 septembre 1917, il écrit à Maurice Prou, en proie à des questionnements existentiels :

« La science, ou ce qu'on appelle ainsi, paraît si futile dans des moments comme celui-ci. Et à quoi a-t-elle servi ? Nous étions si fiers de nos connaissances intellectuelles, et elles n'ont pas empêché le monde de tomber dans la plus épouvantable catastrophe qui ait jamais existé. Les progrès scientifiques n'ont eu sur elle d'autre effet que de la rendre plus horrible en augmentant les moyens de destruction. Pourtant, si je m'abandonne parfois à penser à l'inanité de mon travail, je n'ai guère envie de l'abandonner, car il me

<sup>56</sup> Cf. *supra*, p. 00.

<sup>57</sup> Sur ces événements, voir C. Violante, *La fine della «grande illusione». Uno storico europeo tra guerra e dopoguerra, Henri Pirenne (1914-1923). Per una rilettura della «Histoire de l'Europe»*, Bologne 1997; C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 345-360.

<sup>58</sup> Cf. R. Chickering, *Karl Lamprecht. A German Academic Life (1856-1915)*, Atlantic Highlands 1993. Sur ces rapports épistolaires avec Pirenne, L. Schorn-Schütte (éd.), *Karl Lamprecht. Briefwechsel mit Ernst Bernheim und Henri Pirenne*, Cologne - Weimar 1998.

<sup>59</sup> B. et M. Lyon, *The Journal de guerre of Henri Pirenne*, Amsterdam-New York-Oxford 1976, p. 30.

tient compagnie. La science a donc tout de même ceci de bon de consoler au moins les individus ».

Quoique dans un tout autre environnement, la même année, Franz Cumont écrit dans la Préface des *Études syriennes* :

« Car dans la grande crise qui ébranle le monde, partout des hommes d'étude que leur âge ou leur infirmité retenaient loin des batailles, semblent avoir éprouvé le souci de ne pas laisser interrompre la continuité de la production scientifique, comme si redoutant l'atteinte profonde que le sacrifice des jeunes générations devait porter au savoir humain, ils cherchaient dans la faible mesure de leurs forces, à la rendre moins désastreuse <sup>60</sup> ».

Lorsque les canons enfin se taisent, lorsque Henri Pirenne retrouve sa famille et que Franz Cumont peut aussi jouir de la paix, rien n'est plus comme avant. L'Allemagne est tombée de son piédestal scientifique ; les Sciences de l'Antiquité ont survécu à la rupture des échanges : de nouvelles voies se sont dessinées, de nouveaux équilibres ont émergé. Le 6 janvier 1919, lors de la réouverture solennelle de l'Académie de Belgique, ravagée par les Allemands durant la guerre, Henri Pirenne prononce un puissant discours contre la barbarie allemande et, deux ans plus tard, en 1921, il entérine en quelque sorte la rupture engendrée par la guerre en intitulant son intervention « Ce que nous devons désapprendre de l'Allemagne » <sup>61</sup>. Avant tout, ce qu'il s'agit de désapprendre, c'est une certaine soumission intellectuelle, une dépendance scientifique, une servitude académique. Jadis maîtresse révérée, l'Allemagne est un repoussoir, un paradigme déchu.

Cette nouvelle donne se reflète dans les échanges épistolaires. Si l'on revient vers les réseaux germaniques de Franz Cumont, on constate qu'il reçoit encore une carte postale de Wilhelm Kroll, fidèle collaborateur du Catalogue des manuscrits astrologiques grecs, en novembre 1914. De manière assez surprenante, une autre encore lui parvient en avril 15, mais après le silence est total, avec l'ensemble des interlocuteurs allemands, jusqu'en 1919-20. Un silence de plomb remplace les babillages intenses, complices et fructueux de la période précédente. L'Allemagne a disparu de la correspondance Franz Cumont. Même les correspondants les plus chers se taisent. Une tranchée se creuse dans les échanges scientifiques comme sur le front. Il faut mesurer l'ampleur de cette rupture à l'aune de la richesse du tissu collaboratif antérieur. Parler de traumatisme, sur le plan intellectuel et affectif, n'est sans doute pas excessif. Pourtant, ce fut aussi une opportunité. Tous orphelins de l'Allemagne savante qu'ils avaient tant admirée, les antiquisants de Belgique, de France, de Suisse, de Grande-Bretagne ou d'Italie, resserrèrent les liens entre eux. Perturbés, désorganisés, déstabilisés, les réseaux épistolaires mobilisent leur aptitude à la résilience : ils digèrent l'altération et se recomposent avec les moyens du bord. En d'autres termes, les échanges se réorientent en donnant plus de poids aux « Alliés », comme l'indique le tableau ci-dessous (Fig. 1):

*Fig. 1 : Relevé numérique des lettres reçues par Franz Cumont, classées par période et par langue*

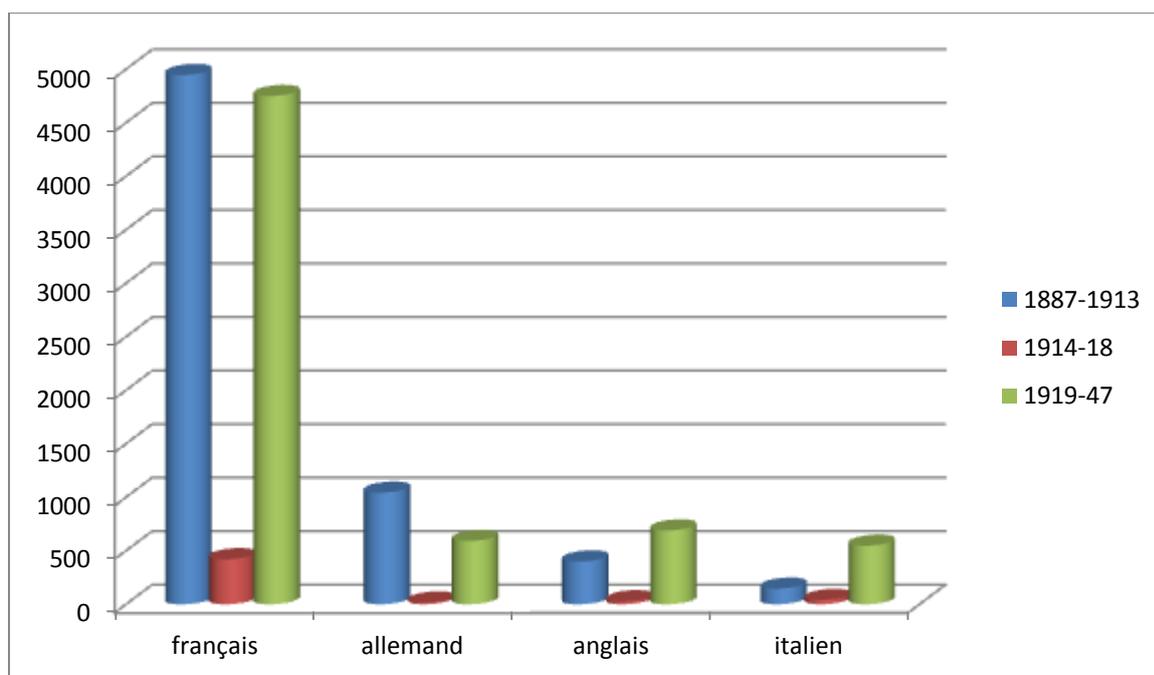
	<b>1887-1913</b>	<b>1914-18</b>	<b>1919-47</b>
<b>Français</b>	4946	421	4750
<b>Allemand</b>	1043	17	592

<sup>60</sup> F. Cumont, *Études syriennes*, Paris 1917, p. X.

<sup>61</sup> Conférence publiée à Gand en 1922, p. 5-21. Le titre fait écho, sur le registre ironique, à une conférence tenue par Heinrich von Sybel en février 1872 à Bonn et intitulée *Was wir von Frankreich lernen können*.

<b>Anglais</b>	400	27	690
<b>Italien</b>	146	40	547

Traduites en diagrammes (Fig. 2), ces évolutions montrent bien à quel point le poids des correspondants germaniques diminue à partir de 1914 et après la guerre, tandis que le nombre de lettres en anglais et en italien augmente sensiblement. Certes, on sait que Franz Cumont fixa son domicile à Rome pendant la guerre, mais il n'empêche que la réorientation des réseaux est indiscutable et surtout durable.



Une fois la guerre terminée, Franz Cumont renoua assez rapidement avec ses collaborateurs les plus réguliers, Wilhelm Kroll et Franz Boll. L'initiative de reprendre le dialogue semble venir des collègues allemands ; la reprise s'opère sur des bases très pragmatiques, avec l'objectif de faire redémarrer les projets collectifs mis en veilleuse pendant les hostilités. Cumont lui-même invite ses correspondants à ne pas revenir sur la guerre : la compréhension mutuelle sur ce point est sans doute impossible ; il faut plutôt regarder vers l'avenir et reconstruire. Ainsi, dans une lettre à Franz Boll, du 14 août 1920, écrit-il sans détour<sup>62</sup> :

« Mais à quoi bon revenir sur un passé qui appartient à l'histoire ? Les événements marchent si vite que ce sont déjà d'autres soucis qui nous inquiètent. La folie criminelle de cette guerre a été le suicide de la vieille Europe. (...) Dans la crise que nous traversons, efforçons-nous de sauver ce qu'on pourra de nos études. »

« Nos études » : voilà le terrain sur lequel on peut tenter de reconstruire l'édifice ; voilà ce qu'il faut sauver à tout prix au milieu du désastre général. La rancœur ne semble pas habiter Cumont. Il accepte du reste, en 1919, d'intervenir auprès des autorités françaises pour lever la confiscation qui pesait, à Strasbourg, sur la bibliothèque d'Eduard Schwartz, l'un des plus

<sup>62</sup> Cf. C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, I, p. 377.

ardents défenseurs des thèses pan-germanistes, notamment en Alsace <sup>63</sup>. Mais surtout, ayant repris contact, grâce à l'amicale médiation de Franz Boll, avec son vieux et cher maître Hermann Diels, qui avait dénoncé la guerre comme une catastrophe pour la science <sup>64</sup>, un homme jadis si bienveillant et généreux envers lui, un maître éprouvé par la guerre dans laquelle il avait perdu son épouse, Cumont fait pour lui un geste magnifique <sup>65</sup>. En effet, Hermann Diels vient de terminer ce qui sera son dernier livre, l'édition du *De natura rerum* de Lucrèce, avec une préface d'Albert Einstein <sup>66</sup>. Cependant, l'argent lui fait défaut pour le publier et le papier manque en Allemagne. Cumont fait alors à son maître le don d'une somme d'argent assez importante pour lui permettre de publier son *Lucrez*, ce qu'il fera juste avant de mourir. La lettre de remerciement Diels à Cumont, qui a en outre demandé que son geste reste anonyme, le 25 novembre 1921, est chargée d'une émotion intense qui montre que le tissu des affinités électives, malmené, lacéré, a résisté lorsque le terreau humain était sain :

« Wie soll ich Ihnen danken für Ihre hochherzige Spende? Die Thränen kommen mir, wenn ich Ihre Zeilen lese und nunmehr die Erfüllung meines letzten Wunsches durch den übersandten Beitrag zu den Druckkosten in naher Aussicht sehe. Hoffentlich erfüllt die Ausgabe Ihre Erwartungen. Selbstverständlich bleibt der Name des edlen Gönners verschwiegen. »

Et Julien dans tout cela <sup>67</sup> ? On a vu que Cumont avait signé un contrat avec Teubner pour l'édition des lettres dès 1899. Intéressé par la personnalité et les œuvres de Julien depuis 1891, Cumont publie, avec Bidez, en 1898, une étude sur sa tradition manuscrite <sup>68</sup>. Tant bien que mal, une fois le contrat conclu, les travaux se poursuivent ; mille fois interrompu par d'autres entreprises, le projet d'édition entre dans sa phase finale en 1910. Le manuscrit est définitivement achevé en 1913 et envoyé à Leipzig en 1914. La guerre éclate alors, mais le travail éditorial suit son cours et, en 1918, une fois la guerre terminée, il faut décider du sort de Julien. Pour Cumont et Bidez, il est tout simplement impossible de laisser une « firme teutonne » publier le fruit de leur collaboration <sup>69</sup>. Des négociations sont dès lors engagées pour racheter les droits sur le manuscrit et dédommager Teubner. Cumont, une fois encore,

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 377. Schwartz avait pourtant publié en 1915 un essai assez agressif intitulé *Das deutsche Selbstbewusstsein*. Sur Eduard Schwartz, voir A. Momigliano, « Premesse per una discussione su Eduard Schwartz », in *Settimo Contributo alla storia degli studi classici*, Rome 1984, p. 233-244. En 1928, Cumont participa à l'hommage rendu à Schwartz pour ses soixante-dix ans. À Albert Rehm qui le sollicitait dans ce sens, Cumont répondit : « En dehors des mérites de ce grand savant et de l'utilité de l'œuvre à laquelle il s'est consacrée j'ai une autre raison, personnelle celle-ci, de signer ce manifeste. M. Schwartz m'a permis, en m'abandonnant ses collations, de faire la première édition d'un texte grec que j'ai publié étant encore étudiant. ». Il s'agit de collations des manuscrits du *De aeternitate* de Philon, que Cumont avait étudié à Berlin en 1890.

<sup>64</sup> H. Diels, « Eine Katastrophe der internationalen Wissenschaft (1.9.14) », *Internationale Monatsschrift* 9 (15.10.1914), p. 127-134.

<sup>65</sup> J'ai étudié ce très beau cas de piété scientifique dans C. Bonnet, « Mise en perspective épistolaire : 'Denn ich denke oft im Stillen an Sie'. Hermann Diels et Franz Cumont : la filiation intellectuelle à l'épreuve de la guerre 14-18 », *Anabases* 10 (2009), p. 99-110 (avec le texte allemand et la traduction française de la préface d'Albert Einstein).

<sup>66</sup> T. Lucretius Carus, *De rerum natura*, lateinisch und deutsch von H. Diels, I (Ausgabe); II (Übersetzung), Berlin 1923-24.

<sup>67</sup> Sur les mésaventures de ce projet d'édition, voir C. Bonnet, *Les « grand atelier de la science »*, I, p. 268-272.

<sup>68</sup> F. Cumont – J. Bidez, *Recherches sur la tradition manuscrite des lettres de l'Empereur Julien*, Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Bruxelles 1898.

<sup>69</sup> Pour l'expression « firme teutonne », voir la lettre de Bidez à Cumont du 29 novembre 1918 conservée à Rome, à l'Academia Belgica.

fera le nécessaire pour rompre définitivement le contrat. La publication des œuvres de Julien se fera finalement aux Belles-Lettres en 1922 <sup>70</sup>.

L'année suivante, en 1923, quinze ans après le Congrès de Berlin qui s'était tenu en 1908, se réunit à Bruxelles le V<sup>e</sup> Congrès des Sciences Historiques, ouvert par Henri Pirenne. Il y prêcha en faveur du comparatisme historique <sup>71</sup>, en l'absence de toute participation allemande <sup>72</sup>. Le temps n'était en effet pas encore venu de rouvrir les portes aux collègues d'outre-Rhin. Les participants au Congrès se virent même proposer une visite de Louvain pour prendre la mesure des dégâts causés par la barbarie allemande. C'est au cours de cette réunion scientifique que l'école des *Annales* fit ses premiers pas, avec Lucien Febvre et Marc Bloch, jeune professeur dans une Strasbourg à peine libérée. L'orientation de leurs recherches, très transversale, semblait une promesse pour libérer l'histoire des démons du passé. Il fallut attendre 1928 et le Congrès d'Oslo, célébré dans un pays resté neutre pendant la guerre, qui n'en portait donc pas les stigmates, pour que les savants allemands retrouvent officiellement leur place dans le concert de nations historiennes. Qualifiés de « très aimables » par Henri Pirenne lui-même <sup>73</sup>, ils participèrent en masse aux retrouvailles : 121 savants allemands contre 132 français. La vie scientifique semblait retrouver un cours plus serein, tandis qu'à l'horizon, Adolf Hitler, âgé de 39 ans, sorti de prison en 1924, s'affairait pour réorganiser le parti national-socialiste... La vie scientifique, les réseaux savants n'en avaient pas fini de subir l'épreuve de la guerre.

## Liste des figures

Fig. 1 : Relevé numérique des lettres reçues par Franz Cumont, classées par période et par langue

Fig. 2 : Diagramme des données numériques de la Fig. 1

---

<sup>70</sup> F. Cumont - J. Bidez (éd.), *Imp. Caesaris Flavii Claudii Juliani epistulae, leges, poematia, fragmenta varia*, Paris 1922.

<sup>71</sup> H. Pirenne, « De la méthode comparative en histoire », in G. Des Marez - F.-L. Ganshof (éd.), *Compte rendu du Ve Congrès International des Sciences Historiques*, Bruxelles 1923, p. 19-32.

<sup>72</sup> Cf. K.D. Erdmann, *Die Ökumene der Historiker. Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques*, Göttingen 1987, p. 97-136. Voir aussi le *Compte rendu du V<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques, Bruxelles 1923*, Bruxelles 1923.

<sup>73</sup> Lettre à Cumont du 15 septembre 1928, conservée à l'Academia Belgica de Rome. Sur le Congrès d'Oslo, K.D. Erdmann, *Die Ökumene*, p. 163-189.

## AN DIE KULTURWELT!

Wir als Vertreter deutscher Wissenschaft und Kunst erheben vor der gesamten Kulturwelt Protest gegen die Lügen und Verleumdungen, mit denen unsere Feinde Deutschland reine Sache in dem ihm aufzunehmenden schweren Innereinkampf zu beschuldigen trachten. Der stolze Mund der Entgenne hat die Aussetzung erlöbtester deutscher Niederlagen widerlegt. Um so eifriger arbeitet man jetzt mit Entstellungen und Verleumdungen. Gegen sie erheben wir laut unsere Stimme. Sie soll die Verkünderin der Wahrheit sein.

**Es ist nicht wahr,** daß Deutschland diesen Krieg verschuldet hat. Weder das Volk hat ihn gewollt noch die Regierung noch der Kaiser. Von deutscher Seite ist das Äußerste geschieden, um abzuweichen. Dafür liegen der Welt die tatsächlichen Beweise vor. Oft genug hat Wilhelm II. in den 26 Jahren seiner Regierung sich als Schutzherr des Weltfriedens erwiesen; oft genug haben selbst unsere Gegner dies anerkannt. Ja, dieser stolze Kaiser, den sie jetzt einen Antis zu nennen wagen, ist Jahrschielung wegen seiner unerschütterlichen Friedensliebe von ihnen verspart worden. Erst als eine schon lange an den Grenzen lauernde Übermacht von drei Seiten über unser Volk herfiel, hat es sich erhoben wie ein Mann.

**Es ist nicht wahr,** daß wir freiwillig die Neutralität Belgiens verletzt haben. Nachweislich waren Frankreich und England zu ihrer Verletzung entschlossen. Nachweislich war Belgien damit einverstanden. Selbstverleumdung wies es gegen sich nicht zuzurückkommen.

**Es ist nicht wahr,** daß eines stanzigen belgischen Bürgers Leben und Eigentum von unseren Soldaten angetastet worden ist, ohne daß die bitterste Notwehr es gefiel. Denn wieder und immer wieder, alles Mahnens zum Trotz, hat die Bevölkerung sie aus dem Hinterhalt beschossen, Verwunden verstümmelt, Ärzte bei der Ausübung ihres Sommerberufes ermordet. Man kann nicht niederträchtiger fluchen, als wenn man die Verbrechen dieser Menschensünder verurteilt, um die gerechte Strafe, die sie erlitten haben, den Deutschen zum Verbrechen zu machen.

**Es ist nicht wahr,** daß unsere Truppen brutal gegen Löwen gewirkt haben. An einer zehnten Einwohnerzahl, die sie im Quartier heimtücklich überfiel, haben sie durch Beschädigung eines Teils der Stadt schweren Herzens Vergeltung üben müssen. Der größte Teil von Löwen ist erhalten geblieben. Das berühmte Rathaus steht gänzlich unversehrt. Mit Selbstauspflöpfung haben unsere Soldaten es vor den Flammen bewahrt. — Sollten in diesem furchtbaren Kriege Kunstwerke zerstört

Le Manifeste « An die Kulturwelt ! »